

Faillite du marxisme ou faillite du stalinisme ?

En prononçant son discours final au 20^e congrès du PCUS, Khrouchtchev a déclenché, dans le mouvement ouvrier international, une réaction en chaîne dont il n'avait certainement pas prévu l'ampleur irrésistible. En attaquant Staline - en s'efforçant de décharger ses héritiers de la responsabilité de ses crimes, Khrouchtchev répondait aux besoins internes du groupe dirigeant face au peuple russe. Que Staline ait fait régner une oppression effroyable, qu'il ait exterminé toute une génération de militants communistes russes, cela n'a pas été une révélation pour les auditeurs de Khrouchtchev, cela n'en est pas une, dans la mesure où le rapport de ce dernier commence à leur être connu, pour les travailleurs russes. Cette oppression, ces crimes, ils les ont vécus dans leur chair. Il n'est pas un Russe qui n'ait eu au moins un membre de sa famille, un ami, un voisin emprisonné, avouant sous la torture des crimes imaginaires, interné dans un camp de concentration, sinon fusillé, pendant les deux dernières décades. En dénonçant ces monstruosité, en promettant que le retour en serait à jamais exclu, c'est au peuple russe que Khrouchtchev s'adressait ; il espère, en donnant aux masses la satisfaction de dénoncer le despote, raffermir le pouvoir du groupe dirigeant actuel.

En URSS même, d'ailleurs, il contribue à déchaîner les forces qu'il ne contrôle pas : les travailleurs soviétiques ne peuvent se contenter de vomir le despote défunt ; les « aveux » de ses héritiers, les phénomènes de libéralisation au sommet les stimuleront dans leur lutte pour la démocratie socialiste.

LES TRAVAILLEURS COMMUNISTES ET LE MYTHE STALINIEN

Mais il en allait tout autrement pour les travailleurs communistes de tous les pays.

Le « mythe stalinien » en était venu à incarner à leurs yeux, grâce aux efforts continuels des bureaucrates dirigeants des divers PC, l'héritage politique de la révolution d'Octobre. S'ils acceptaient, malgré leurs réserves internes, tous les tournants, toutes les capitulations de leurs dirigeants devant la bourgeoisie, c'est parce qu'ils croyaient que l'intérêt de la révolution d'Octobre et du « pays du socialisme » qui en était issu l'exigeait. L'autorité des dirigeants des PC sur leur propre base tenait essentiellement à ce mythe : ils ne disposaient pas d'un appareil d'Etat, d'une police toute puissante pour l'imposer ; leur autorité, c'était celle de la révolution d'Octobre qu'ils usurpaient devant leurs militants. Le « mythe stalinien » constituait une nécessité vitale pour des dirigeants contraints, par leur fonction même, de diffuser parmi leurs militants la doctrine révolutionnaire intransigeante de Lénine tout en pratiquant le pire opportunisme.

Et c'est tout cela qui est remis en question aujourd'hui, au moment même où, particulièrement en France, la classe ouvrière, faisant sa propre expérience de la politique de Duclos-Thorez, perdait de plus en plus confiance dans leur direction !! On comprend les récriminations de ces derniers contre l'imprudent Khrouchtchev, leurs efforts pour sauver au moins quelque chose du « mythe stalinien », ne serait-ce que sous la forme de « la solidarité étroite du PCF et du PC de l'Union Soviétique ». Privé du « chef génial », Thorez se sent bien faible pour faire échec aux aspirations révolutionnaires des travailleurs français !

Mais l'arbitre infallible est liquidé, et n'aura pas d'héritier. Comme l'a déclaré Togliatti, qui se sent les coudées beaucoup plus libres parce que la situation politique est beaucoup moins mûre en Italie qu'en France : « Les dirigeants soviétiques ont perdu une partie de leur prestige » - perte irrémédiable !

Le débat est ouvert dans la classe ouvrière : il ne se limitera pas aux « fautes personnelles » de Staline, mais pas non plus aux méthodes bureaucratiques en général des dirigeants staliniens ; les questions fondamentales du programme et des perspectives du mouvement ouvrier international s'y trouveront impliquées.

M. BEUVE-MERY ET LE « MARXISME »

Les porte-paroles de la bourgeoisie, inquiets devant les potentialités révolutionnaires que risque de libérer la liquidation du stalinisme (1), s'efforcent de prendre l'offensive dans le domaine des idées. Les malheureux, ils en avaient bien perdu l'habitude, et cela se sent !

« Le marxisme devait libérer l'homme de toutes les aliénations ; il a abouti à la tyrannie d'un nouveau Pierre le Grand, plus soucieux, comme tant de dictateurs, de la puissance de l'Etat et de sa propre gloire que du bonheur de son peuple » éditorialise le journal « Le Monde » du 19 juin. Et l'organe de M. Beuve-Mery a aussitôt recours au « marxiste » Khrouchtchev pour étayer ses vues : « Khrouchtchev lui-même, qui dénonce avec tant de force le cule de la personnalité n'attache-t-il pas à la personnalité, en la rendant responsable de tant de forfaits, une importance que lui contestent les classiques du socialisme scientifique ? ».

Avec le même raisonnement, d'innombrables théoriciens réactionnaires ont vu dans la corruption de Thermidor et le Césarisme du premier Bonaparte les preuves éclatantes de la faillite de l'Encyclopédie et du Contrat Social. Il suffit d'identifier la révolution d'Octobre et la contre-révolution stalinienne, de prendre les représentants de cette dernière pour les théoriciens du « marxisme », et le tour est joué.

Déjà la même mésaventure était arrivée à J.-P. Sartre qui, ayant identifié la classe ouvrière et la pensée marxiste au PCF, constatait, non sans une douloureuse surprise, que « le marxisme était arrêté ». Pierre Naville n'a pas de mal à lui répondre :

« Le fait est que le marxisme est en train de préparer un de ses plus prodigieux bonds en avant, qu'une conjoncture nullement imprévue - pour quiconque tient pour vraie la dialectique matérialiste - et qui a mûri en somme assez vite est en train de présenter une figure nouvelle de la société... Nous devons dire que les problèmes nouveaux posés par l'évolution sociale immédiate ne peuvent être abordés et résolus que par le marxisme. Non sans difficultés, bien sûr, ni heurts : mais par lui seul. » (2).

L'éditorialiste du « Monde » écrit que les « succès remportés depuis vingt ans par l'URSS » sont dus avant tout à « l'efficacité supérieure des méthodes totalitaires ». Faut-il vraiment qu'il ait peu d'arguments pour répéter cette sottise éculée ! Après s'être entêté plusieurs années dans l'orientation sur le paysan riche, malgré les avertissements de l'opposition trotskyste qui réclamait l'industrialisation du pays et la collectivisation progressive de la terre, Staline, en 1929, tourna brusquement et réalisa en 4 ans la

collectivisation forcée par les méthodes les plus brutales. Le cheptel de l'URSS ne s'est pas encore relevé du coup qui lui fut porté à cette époque par les « méthodes totalitaires » de la bureaucratie du Kremlin !

Khrouchtchev lui-même, dans son rapport, a donné d'autres exemples des conséquences désastreuses, de l'incroyable gaspillage en hommes et en produits qui résulta des « méthodes totalitaires » de Staline. Les succès remportés pour l'économie soviétique l'ont été malgré le gaspillage des parasites bureaucratiques, et non grâce à lui. Ils témoignent de la supériorité de l'économie planifiée, issue de la révolution d'Octobre, même dans les conditions les plus défavorables, sur la « libre entreprise ». Ils constituent une victoire pratique de la dialectique matérialiste.

Quant à M. Beuve-Méry, il ferait bien de nous expliquer comment il se fait que, malgré l'usage illimité des « méthodes totalitaires » et leur « efficacité supérieure », l'Algérie ou Madagascar ne soient pas à l'avant-garde du développement économique mondial !

TRIOMPHE DU MARXISME

Le marxisme n'est pas plus responsable de la monstrueuse dégénérescence de l'État stalinien que la théorie de la gravitation ne l'est des accidents d'alpinisme. Le marxisme élucide les lois du développement historique, les lois de la révolution et de la contre-révolution ; il ne les modèle pas à son gré.

La validité du marxisme réside en ceci que, « derrière le dos » de Sartre comme l'écrit Naville (Sartre était tourné vers les staliniens), il a analysé pas à pas les étapes de la dégénérescence stalinienne. Ce fut essentiellement l'œuvre de Léon Trotsky, et peut-être son plus grand titre à la reconnaissance de la classe ouvrière, d'avoir fait cette étude. Cette « analyse marxiste approfondie des circonstances dans lesquelles le pouvoir personnel de Staline a pu s'exercer » réclamée par la déclaration du BP du PCF a été donnée par Trotsky il y a vingt ans. A l'heure du triomphe de Staline, alors que chacun s'inclinait devant sa puissance et proclamait la stabilité de son régime (fondée, bien entendu sur la « supériorité des méthodes totalitaires »), Trotsky démontra la fragilité de ce régime et en annonça l'effondrement.

La « libération de l'homme de toutes les aliénations » suppose, comme le marxisme précisément l'a démontré, un développement supérieur de l'économie, la production d'une telle abondance de biens que la lutte individuelle pour la satisfaction des besoins ne soit plus qu'un mauvais souvenir. Un tel état de choses, aisément réalisable en quelques décades, sur la base de la technique moderne, après l'abolition de la propriété privée des moyens de production, pour une économie planifiée s'appuyant sur la collaboration de plusieurs pays avancés, n'était pas à la portée du pays arriéré et isolé dans lequel l'Etat issu de la révolution d'Octobre s'est trouvé confiné, après la défaite de la révolution allemande en 1923. La constitution d'une nouvelle couche privilégiée, l'instauration d'un absolutisme bureaucratique étouffant pour la défense de ces privilèges furent le résultat de ces circonstances historiques. La victoire de la bureaucratie sur l'opposition trotskyste, c'est-à-dire marxiste, fut le reflet, en URSS, du reflux momentané de la révolution mondiale. La modification radicale de ces conditions, la victoire de la révolution chinoise, le déferlement d'une nouvelle marée révolutionnaire qui, partie d'Asie, atteint l'Afrique du

Nord, et commence à faire sentir ses effets sur le continent européen et en URSS même mettent à l'ordre du jour la victoire des masses sur la bureaucratie, la restauration révolutionnaire de la démocratie socialiste. Les symptômes qui se manifestent au sommet de l'appareil bureaucratique sont les signes annonciateurs de cette révolution, qui sera le triomphe du marxisme.

Les problèmes fondamentaux posés au mouvement ouvrier par la liquidation du stalinisme mettent à l'ordre du jour la discussion la plus large et la plus démocratiques. « La Vérité » ouvre ses colonnes à tous les militants qui voudront y participer.

Gérard Bloch, *La Vérité* n° 415, 22 juin 1956

(1) Dans « Le Monde » du 20 juin, M. Jacques Fauvet, se laissant sans doute guider par ses désirs, pronostique que, finalement, les dirigeants du PCF s'en tireront fort bien.

(2) « Les Lettres Nouvelles », juin 1956.